

SAVOIR VIEILLIR

Savoir vieillir, quel art, mais combien difficile !
 Que de vertes années il faut, et quels dons,
 Que de sages conseils, que de sages conseils,
 Que de renoncements cruels et d'effortions !

Vieillesse, se l'avouer à son âge et à son être
 Plus haut, non pas pour se protéger ses amis,
 Mais pour y conformer sa vie et s'attendre
 Ce que la vieillesse encore se croyant permis.

Avec sincérité, dès que l'aube se lève,
 Se bien persuader qu'on est plus vieux d'un jour,
 A chaque cheveu blanc se séparer d'un rêve,
 Et n'en dire tout bas un adieu sans retour.

Quand l'amour fuit devant nos yeux et nos rides
 Comme un oiseau frileux, ne pas s'en désoler,
 Et nous, si l'avenir en des retours rapides
 Et nous sommit encore, le laisser s'en aller.

Si quelque amie, au cœur de saur plus que d'amante,
 Très bonne, offrant ses mains à notre front lassé,
 Répéter doucement sa tendresse élémentaire
 De nous ce dernier lien du cher passé.

Rétrécir l'horizon des projets et des tâches
 Pour agrandir celui de l'au-delà sans fin,
 Éviter de son mieux les regrets bas et lâches
 Qui des restes d'hier voudraient nous faire mourir.

Aux grossiers appétits nul ger d'après jeûnes
 Pour nourrir son esprit d'un savoir simple et sûr,
 Devenir doux, devenir bon, aimer les jeunes
 Comme on aime les fleurs, l'espérance et l'azur.

Les voir penser, aller, s'aimer, sans jalousie ;
 Admettre contre nous qu'ils ont parfois raison,
 Et que leurs rêves ont aussi leur poésie,
 Et qu'on peut, sans l'abattre, embellir la maison ;

Se résigner à vivre un peu sur le lit rigide
 Tandis qu'ils vogueront sur les flots hasardeux,
 Et laisser oublier sans devenir sauvage ;
 Se laisser oublier d'eux en vivant près d'eux ;

S'estimer bien heureux si, dans les jours de fêtes,
 Ils daignent quelquefois se souvenir de nous,
 Et si nos petits-fils, blondes ou brunes têtes,
 Prennent la place des ingrats sur nos genoux ;

Puis, un soir, s'en aller sans trop causer d'alarmes,
 Discrètement, mourir juste comme on s'endort,
 Pour que les tout petits ne versent pas de larmes,
 Et qu'ils ne sachent que plus tard ce qu'est la mort.

Voilà l'art merveilleux connu de nos grands-pères,
 Et qui les faisait bons, tendres et vénéreux ;
 Ils devenaient très vieux sans devenir austères,
 Et partaient souriants, certains d'être pleurés.

Mme A. C. Landry et Mlle Lauré
 Lantier partent demain pour
 Covington où elles seront pendant
 quelques semaines, les hôtes de M.
 et Mme Hugues de la Vergne.

Mlle Byrd, Mlle Amire Hopkins
 et Mlle Evelyn Byrd passent la fin
 de la saison à Biloxi.

Le Juge et Mme Frank A. Mon-
 roe sont de retour d'un voyage à
 New-York et passeront le reste de
 la saison à la Passe Christian.

M. et Mme Paul Brand partiront
 dans quelques jours pour New-York
 et le Canada.

M. et Mme Arthur McGuirk et
 leur fils, sont en route pour le Col-
 orado. Ils voyageront ensuite en
 Californie et visiteront l'exposition
 de Seattle.

Mlle Marie Oriol et Mlle Ger-
 maine LaBranchie sont de retour
 d'un séjour chez M. et Mme H. A.
 Oriol à Covington, Loue.

Mlle Paola Castanedo passe quel-
 ques semaines chez Mlle J. H. Ma-
 ginnis à la Passe Christian.

Le Dr et Mme Edmund Kells par-
 tiront à la fin du mois pour Green
 Lake, Wis.

Mme Paul Michtard et Mlle
 Nina Burthe ont été les hôtes ces
 jours derniers de Mlle Kate McCall
 de la paroisse Jefferson.

M. et Mme Henry Chalours pas-
 sent une quinzaine de jours à Mis-
 sissippi City.

Mme Harry Nathan est arrivée
 du nord où elle a passé quelques
 semaines.

Mme James Nott et Mlle Hilda
 Nott partent prochainement pour
 la Caroline du Nord où elles séjour-
 neront pendant quelques semaines.

M. Garland Dupré est de retour
 d'un séjour à Opelousas, Loue.

Mlle Corinne Villard passe quel-
 ques temps à Covington Loue.

M. Thomas S. Ellis est parti di-
 manche pour Houston, Texas.

M. et Mme Percy Nathan villégiat-
 urent à Biloxi.

M. Alfred Livaudais est de retour
 d'un voyage à New-York et à Phila-
 delphie.

Mme J. N. Roussel et sa fille Alice
 sont arrivées lundi du Nord où elles
 ont passé plusieurs semaines.

M. Stewart LeBlanc est de retour
 de l'Europe où il a voyagé pendant
 plusieurs mois.

Mme E. J. Montandon et Mlle
 Hattie Augustin sont parties ces
 jours derniers pour Montréal, Cana-
 da, où elles seront pendant quelques
 mois les hôtes de M. et Mme George
 Desosses.

Mlle Kitty Monroe est de retour
 d'un séjour à Natchez, Miss.

M. Charles M. Green est allé re-
 joindre à Wequetouing, Mich.
 Mme Green qui passe à la saison.
 Mme Robert Gaylord, leur fille, sera
 leur hôte pendant quelque temps.

Mlle May Parkerson passe quel-
 ques jours chez M. et Mme Devereux
 O'Reilly à la Baie St-Louis.

Mlle Gladys Patton est de retour
 de Nashville, Tenn.

Mlle Madeleine et Jeanne Ar-
 naud sont les hôtes de M. et Mme
 Hypolite Laroussini à Waveland.

Le Prof. et Mme Douglas Ander-
 son partent pour New-York mer-
 credi.

Mlle Mathilde Baquiel est de re-
 tour de Mobile, Ala, où elle a passé
 quelques semaines chez sa sœur,
 Mme George B. Christie.

Mlle Cécile Prêt est de retour
 de la Baie St-Louis.

Mme William Warren et Mme
 Lella S. Hickox partent mardi
 pour New-York.

Le Juge et Mme Walter Gulon
 vont passer la fin de la saison dans
 le Wisconsin où ils se rendront pro-
 chainement.

Mlle Eda Flotte est de retour de
 Ocean Springs où elle a séjourné
 quelques semaines.

Mlle Queenie Helmes passe quel-
 que temps chez Mme Charles T.
 Fette, son à la Passe Christian.

Le Dr Lucien H. Landry est en
 route pour l'Europe où il séjournera
 jusqu'en Octobre.

M. et Mme Gordon Orms et leurs
 enfants font un voyage en Californie.

M. Dick Stauffer est parti hier
 pour New-York.

Charman, le dîner-dance qui a eu
 lieu au Century Club, samedi der-
 nier, et auquel ont pris part entre
 autres : M. et Mme Bishop C. Per-
 kins, M. et Mme E. E. Richardson,
 M. et Mme Benjamin Kernan, M. et
 Mme John Solari, M. et Mme Edmond
 Richardson, M. et Mme Paul Brand,
 M. et Mme Ogden Pierson, M. et
 Mme J. H. Ogden, M. et Mme W. F.
 Sorens, Mlle Paola Castanedo,
 Allice Baldwin, Delphine Charles,
 Lily Melie, Mathilde Klipparck,
 M. et Mme James Puch, M. et Mme
 L. H. H. Charles, M. et Mme Edmond
 Richardson, George Labarre, Tho-
 mas Slov, T. L. Aray et beaucoup
 d'autres. Le prochain dîner de ce
 genre aura lieu samedi.

Mlle Marguerite Maginnis passe
 quelques jours chez M. et Mme
 E. F. Pasoud à la Passe Christian.

M. et Mme George Lapeyre sé-
 journent actuellement à Québec,
 Canada.

M. E. T. Florance est parti
 hier pour Chicago et visitera
 plusieurs villes du nord et de l'est
 avant de rentrer à la Nouvelle
 Orléans.

Mme L. D. Goodrich et Mlle Yvon-
 ne Goodrich sont de retour d'un sé-
 jour à la Passe Christian chez M. et
 Mme Locke Breaux.

M. et Mme Ashton Hayward sont
 actuellement à Gloucester, Mass.
 et ils se rendront plus tard à New
 York.

Mlle Virginia et Louise Dupré
 sont à la Passe Christian pour quel-
 ques semaines.

Mme W. W. Wallis partira bien-
 tôt pour Covington, Loue, où elle va
 passer plusieurs semaines.

M. et Mme Edmund Glenn et
 leurs enfants partent aujourd'hui
 pour Allegheny Springs, Vie.

M. Irby Wisdom est parti hier
 pour New-York.

M. René Desosses passe quel-
 ques jours à Natchez, Miss.

M. et Mme Frank Dameron sont
 de retour de leur voyage au nord.

Mlle Anita M. reel partira mercre-
 di pour Franklin, Loue où elle va
 passer quelques temps.

Mme Ike Stauffer et Mlle Louise
 Stauffer se sont embarquées à New
 York lundi à destination de la
 France.

M. et Mme Léon Gilbert sont à
 l'hôtel Grunwald depuis leur arri-
 vée de l'Europe la semaine der-
 nière.

M. William Beer est parti hier
 pour Chicago et New-York.

M. et Mme Maurice Brister vont
 passer quelques semaines à Biloxi.

Mme Walter Jahncke est partie
 samedi pour Lake Placid, N.-J.

Le Col Joseph Demouré et M. et
 Mme F. A. Godfrey font des invi-
 tations pour le mariage de Mlle
 Blanche Demouré et de M. Fern-
 and Godfrey, mariage qui sera cé-
 lébré mercredi le huit septembre,
 à six heures, à l'église St-Augustin.

—Deux cartes pour M. le mar-
 quis.
 Il tend la main, jette un re-
 gard.
 —Faites entrer le comte de
 Lan et le prince d'Areberg.
 A la manière d'être cérémo-
 nieuse des personnages intro-
 duits, à leur salutation grave et
 froide, à la façon dont ils s'as-
 soient sur le bord de leurs sièges
 comme des gens n'ayant qu'un
 mot à dire et à prendre congé, il
 est aisé de s'apercevoir qu'ils ne
 sont pas venus en ambassadeurs
 d'une partie de plaisir.
 —Monsieur, prononce le prin-
 ce d'Areberg, nous venons de
 la part de notre ami, le colonel
 de Gallifet, vous demander ré-
 paration, à l'occasion du portrait
 plutôt malveillant qu'il vous a
 plu de tracer de la princesse de
 Metternich.
 Le cas était assez singulier
 pour que M. de Chamaco demeu-
 rât un moment comme hébété à
 s'expliquer le bien fondé de cet-
 te passe d'armes à laquelle le
 provoquant, pareil aux jouteurs
 du moyen âge, un chevalier ba-
 tailleur.
 —Messieurs, répondit-il, vous
 me voyez fort surpris. Je ne sa-
 vais pas que M. de Gallifet fût
 le parent ou le répondant de Mme
 de Metternich.
 L'ironie était de mise dans la
 circonstance. Le comte de Lan,
 qui ne manquait pas d'esprit, se
 défendit, pourtant, d'engager la
 conversation sur ce ton.
 —N'importe pas sur les mots,
 dit-il. Nous accomplissons notre
 mission. Et nous vous demandons
 une réponse.
 —Eh bien, ce soir, à six heu-
 res, vous recevrez la visite de
 mes témoins.
 Il en fut ainsi :
 Le lieu de rencontre devait
 être le Tir aux Pigeons du Bois
 de Boulogne, un cercle fermé où
 l'on ne risquait pas d'être inter-
 rompu ni dérangé. Dès l'aube
 prîntanière, à cinq heures, les
 combattants et leurs témoins
 avaient à s'y trouver.
 Quelle serait l'issue d'un duel
 si légèrement engagé ?
 Les amis de Chamaco n'étaient
 pas sans inquiétude. On avait
 la réputation de tireur de Gallifet.
 M. de Chamaco n'avait pas
 touché une épée depuis assez
 longtemps. N'allait-il pas être
 en état d'infériorité manifeste
 vis à vis de son adversaire ?
 Un conseil qu'on lui donna,
 il se rendit, la veille, dans une
 salle d'armes pour s'y faire
 la main et reprendre l'habitude.
 Les séances durèrent à souhait
 en belles ripostes et d'âpres parades.
 Le même jour, le célèbre
 épéiste Robert, répondant aux
 inquiétudes des témoins de Cha-
 maco sur l'ardeur connue de Gal-
 lifet, s'écria que ce mot à leur
 dire :
 —M. de Chamaco est presque
 intouchable.
 On s'en aperçut le lendemain,
 tandis que les pieds trempaient
 dans la rosée, sous le ciel encore
 brumeux. Les adversaires sont en
 garde. Gallifet s'est précipité
 comme un lion, avec la fougue de
 la jeunesse et de son tempéra-
 ment. Chamaco sentit le choc
 et riposta de tœ ad tac. La soli-
 dité de l'attitude se le cède
 point à l'enragement des coups
 portés. Au bout de quelques
 minutes, dans l'intervalle d'une
 reprise, le colonel de Gallifet
 s'arrête. Les témoins se rappor-
 tent. Des signes sont échan-
 gés puis des paroles à mi-voix
 avec ceux de M. de Chamaco.
 Un colloque s'engage qui se
 semble pas aboutir. De quel
 s'agit-il ? On en fait part à Cha-
 maco. M. de Gallifet se plaint
 d'avoir le poignet engourdi et
 demande à plonger sa main dans
 une cuvette d'eau froide.
 Ou ne juge pas sa demande
 admissible.
 Vrai gentilhomme d'ancienne
 race, M. de Chamaco répond :
 —Qu'on aille chercher la cu-
 vette !
 Et l'un des domestiques de cer-
 cle, en livrée rouge et en bas
 blanc, s'y porta le récipient.
 Le poignet de Gallifet a pu
 se rafraîchir la main et faire ces-
 ser l'engourdissement qui paraly-
 sait son énergie.
 Le combat recommença. Il
 dura depuis quelques minutes
 sans résultat, lorsque de nouveau
 le bouillant officier réclame le se-
 cours de l'eau froide. On range
 le fer. On long combat menaçant
 ne se terminant que par la fatigue
 des adversaires. Il prend un ce-
 pendant d'une façon assez béni-
 gne. En prenant un des retours
 impétueux de Gallifet, M. de
 Chamaco a ramené contre sa
 poitrine l'épée de son adversaire.
 Une violente se déchira. Un peu
 de sang jaillit et humecta son
 pantalon blanc. Gallifet est souff-
 rant. Le blessé de Chamaco est plus
 que légre. Les témoins s'inter-
 posent et déclarent l'honneur sa-
 tisfait.
 Le duel avait duré trente-cinq
 minutes. Il est un épilogue digne
 d'être comparé aux plus belles
 botines de cape et d'épée d'un
 Foyal ou d'un Dama. Le soir,
 avait eu lieu, place Vendôme, un
 bal donné, par la baronne de
 Schickler. On y était averti de
 ce qui devait se passer, le matin.
 Toute la société était extrême-
 ment anxieuse sur l'issue de la
 rencontre. Or, qu'arriva-t-il ?
 On se rendit à six heures.

—Faites entrer le comte de
 Lan et le prince d'Areberg.
 A la manière d'être cérémo-
 nieuse des personnages intro-
 duits, à leur salutation grave et
 froide, à la façon dont ils s'as-
 soient sur le bord de leurs sièges
 comme des gens n'ayant qu'un
 mot à dire et à prendre congé, il
 est aisé de s'apercevoir qu'ils ne
 sont pas venus en ambassadeurs
 d'une partie de plaisir.
 —Monsieur, prononce le prin-
 ce d'Areberg, nous venons de
 la part de notre ami, le colonel
 de Gallifet, vous demander ré-
 paration, à l'occasion du portrait
 plutôt malveillant qu'il vous a
 plu de tracer de la princesse de
 Metternich.
 Le cas était assez singulier
 pour que M. de Chamaco demeu-
 rât un moment comme hébété à
 s'expliquer le bien fondé de cet-
 te passe d'armes à laquelle le
 provoquant, pareil aux jouteurs
 du moyen âge, un chevalier ba-
 tailleur.
 —Messieurs, répondit-il, vous
 me voyez fort surpris. Je ne sa-
 vais pas que M. de Gallifet fût
 le parent ou le répondant de Mme
 de Metternich.
 L'ironie était de mise dans la
 circonstance. Le comte de Lan,
 qui ne manquait pas d'esprit, se
 défendit, pourtant, d'engager la
 conversation sur ce ton.
 —N'importe pas sur les mots,
 dit-il. Nous accomplissons notre
 mission. Et nous vous demandons
 une réponse.
 —Eh bien, ce soir, à six heu-
 res, vous recevrez la visite de
 mes témoins.
 Il en fut ainsi :
 Le lieu de rencontre devait
 être le Tir aux Pigeons du Bois
 de Boulogne, un cercle fermé où
 l'on ne risquait pas d'être inter-
 rompu ni dérangé. Dès l'aube
 prîntanière, à cinq heures, les
 combattants et leurs témoins
 avaient à s'y trouver.
 Quelle serait l'issue d'un duel
 si légèrement engagé ?
 Les amis de Chamaco n'étaient
 pas sans inquiétude. On avait
 la réputation de tireur de Gallifet.
 M. de Chamaco n'avait pas
 touché une épée depuis assez
 longtemps. N'allait-il pas être
 en état d'infériorité manifeste
 vis à vis de son adversaire ?
 Un conseil qu'on lui donna,
 il se rendit, la veille, dans une
 salle d'armes pour s'y faire
 la main et reprendre l'habitude.
 Les séances durèrent à souhait
 en belles ripostes et d'âpres parades.
 Le même jour, le célèbre
 épéiste Robert, répondant aux
 inquiétudes des témoins de Cha-
 maco sur l'ardeur connue de Gal-
 lifet, s'écria que ce mot à leur
 dire :
 —M. de Chamaco est presque
 intouchable.
 On s'en aperçut le lendemain,
 tandis que les pieds trempaient
 dans la rosée, sous le ciel encore
 brumeux. Les adversaires sont en
 garde. Gallifet s'est précipité
 comme un lion, avec la fougue de
 la jeunesse et de son tempéra-
 ment. Chamaco sentit le choc
 et riposta de tœ ad tac. La soli-
 dité de l'attitude se le cède
 point à l'enragement des coups
 portés. Au bout de quelques
 minutes, dans l'intervalle d'une
 reprise, le colonel de Gallifet
 s'arrête. Les témoins se rappor-
 tent. Des signes sont échan-
 gés puis des paroles à mi-voix
 avec ceux de M. de Chamaco.
 Un colloque s'engage qui se
 semble pas aboutir. De quel
 s'agit-il ? On en fait part à Cha-
 maco. M. de Gallifet se plaint
 d'avoir le poignet engourdi et
 demande à plonger sa main dans
 une cuvette d'eau froide.
 Ou ne juge pas sa demande
 admissible.
 Vrai gentilhomme d'ancienne
 race, M. de Chamaco répond :
 —Qu'on aille chercher la cu-
 vette !
 Et l'un des domestiques de cer-
 cle, en livrée rouge et en bas
 blanc, s'y porta le récipient.
 Le poignet de Gallifet a pu
 se rafraîchir la main et faire ces-
 ser l'engourdissement qui paraly-
 sait son énergie.
 Le combat recommença. Il
 dura depuis quelques minutes
 sans résultat, lorsque de nouveau
 le bouillant officier réclame le se-
 cours de l'eau froide. On range
 le fer. On long combat menaçant
 ne se terminant que par la fatigue
 des adversaires. Il prend un ce-
 pendant d'une façon assez béni-
 gne. En prenant un des retours
 impétueux de Gallifet, M. de
 Chamaco a ramené contre sa
 poitrine l'épée de son adversaire.
 Une violente se déchira. Un peu
 de sang jaillit et humecta son
 pantalon blanc. Gallifet est souff-
 rant. Le blessé de Chamaco est plus
 que légre. Les témoins s'inter-
 posent et déclarent l'honneur sa-
 tisfait.
 Le duel avait duré trente-cinq
 minutes. Il est un épilogue digne
 d'être comparé aux plus belles
 botines de cape et d'épée d'un
 Foyal ou d'un Dama. Le soir,
 avait eu lieu, place Vendôme, un
 bal donné, par la baronne de
 Schickler. On y était averti de
 ce qui devait se passer, le matin.
 Toute la société était extrême-
 ment anxieuse sur l'issue de la
 rencontre. Or, qu'arriva-t-il ?
 On se rendit à six heures.

SOUVENIRS SUR "FAUST"

L'illustre compositeur Camille
 Saint-Saëns vient de réunir en vil-
 lums une série de "souvenirs" sur
 les grands musiciens modernes.
 Nous lui empruntons les intéres-
 santes anecdotes sur "Faust", le
 célèbre ouvrage de Charles Gounod.
 "Le talent de Gounod s'affir-
 mait de plus en plus. On sentait
 l'approche d'une bataille, le parti-
 tialien, très puissant, était pré-
 paré à entraver par tous les
 moyens à son usage cette man-
 ifestation décisive d'un grand mu-
 sicien qui lui portait ombrage.
 Goethe, Berlioz (dont le "Faust"
 mal connu encore jouissait déjà
 dans un certain public d'une énor-
 me réputation) se dressaient
 dans l'ombre comme des sphinx
 redoutables. Dans le camp des
 amis comme dans le camp opposé,
 l'anxiété était à son comble.
 Le rôle de Marguerite fut écrit
 pour Mme Ugalde qui faisait
 alors partie de la troupe du
 Théâtre-Lyrique. On a dit qu'elle
 l'avait préféré jouer la "Fée
 Carabosse", de Victor Massé.
 Je crois savoir au contraire, qu'a-
 près avoir répété "Faust", elle
 dut céder bien à regret le rôle
 de Marguerite à Mme Carvalho
 pour qui avait été écrit celui de
 la Fée Carabosse rentrant dans
 l'emploi qu'elle avait si brillam-
 ment tenu jusqu'alors. Dans ses
 Mémoires, Gounod n'a rien dit
 de tout cela, et nous ne saurons
 jamais pourquoi le rôle fut rede-
 mandé à Mme Ugalde, qui avait
 toujours rêvé la création d'un
 personnage dramatique. Sa voix
 avait changé : l'emploi de chan-
 teuse légère ne lui convenait plus
 et l'étrénele créatrice de
 "Galatée" n'eut aucun suc-
 cès dans la "Fée Carabosse"
 peut-être, avec Mme Carvalho
 pour interprète, cette pauvre
 Fée aurait elle eu meilleure for-
 tune. "Faust" eût-il réussi avec
 Mme Ugalde ? Nul ne pourrait le
 dire, mais je sais pertinemment
 que, dans la scène de l'église,
 dans le trio final, elle était des
 plus remarquables, et qu'elle ne
 s'est jamais consolée d'avoir per-
 du cette occasion de se montrer
 au public de Paris sous un nou-
 vel aspect.
 De son côté, Mme Carvalho,
 en jouant "Faust", entraînait
 plain-pied dans la région des
 grandes amoureuses, la fauvette
 renonçait à des succès certains
 pour courir une périlleuse aven-
 ture. On sait comment son ta-
 lent, qui semblait avoir donné
 toute sa mesure, s'accrut encore
 et parvint, dans "Faust" et
 "Roméo" à sa plénitude.
 Le rôle de Faust était destiné
 au ténor Guardi, un homme su-
 perbe, dont la voix exception-
 nelle réunissait les ressources du
 ténor et du baryton, ce qui expli-
 que la "teinture" tonne particu-
 lière du rôle et l'appui qu'il cher-
 che parfois dans les notes graves :
 O mort ! quand viendras-tu m'abri-
 (sur son ton aigre)
 Malheureusement cet organe
 a mirable manquant de solidité.
 A la répétition générale, l'artiste,
 merveilleux de présence et d'é-
 clat pendant le premier acte, per-
 dit la voix au milieu de la soirée,
 et il fallut renoncer à son con-
 cours. Certains détails de la
 pièce n'étaient pas "au point".
 Dans la nuit de Walpurgis, tous
 les choristes hommes, transfor-
 més en sorcières, se étus de sou-
 venances et chevauchant des ba-
 lais, se démenaient comme des
 poulains échappés en soulevant
 des nuages de poussière, et l'effet
 de ce ballet n'avait pas été heu-
 reux. Il fallut se remettre à l'ou-
 vrage, trouver un ténor ; on trou-
 va Barbot, qui possédait à défaut
 d'une grande voix, un grand ta-
 lent. Il faisait fort bien le rôle
 et ne consentit à jouer le rôle
 qu'à la condition de pouvoir, une
 fois au moins dans la soirée, per-
 luer un trille en toute liberté. Il
 fallut lui passer cette fantaisie, et
 un long trille enfié et diminué
 avec un art consommé, digne de
 servir de modèle à tous les trilles
 de l'univers, couronna le bel air :
 Saint, demeure chaste et pur.
 ou il produisait l'effet d'une jolie
 boucde de cheveu sur un sorbet.
 Après trois semaines de
 répétitions supplémentaires, vint
 l'indispensable "première". On
 sait que le succès fut hésitant ; il
 ne le fut pas toutefois pour la

principale interprète, et les sé-
 ductons de sa voix, de sa diction,
 de sa personne même vinrent à
 bout de toutes les résistances. On
 débâtait ferme dans les cou-
 loirs : "Cela ne se jouera pas
 quinze fois", disaient en haut
 saut les épaules deux éditeurs cé-
 lèbres, ardents champions de
 l'École italienne. "Il n'y a pas
 de mélodie là-dedans" — disaient
 les sceptiques — ce ne sont que
 des soupirs rassemblés par un
 bruit. "C'était ennuyeux, c'était
 long, c'était froid. Il fallait cou-
 per l'acte du Jardin, qui ralentis-
 sait l'action..." On ! le
 Jardin de Marguerite, qui nous
 le rendra ? Dans cet ancien
 Théâtre-Lyrique du Boule-
 vard du Temple, si barbarement
 démoli, la scène, large et profon-
 de, était éminemment favorable
 aux décorations, et les peintres
 avaient brossé des chefs-d'œu-
 vre, jamais, depuis, l'ensemble
 de "Faust" n'a présenté un aus-
 si grand charme. La musique
 était entremêlée de dialogues, et
 s'il n'est pas permis de regretter
 cette forme première, il n'en
 est pas moins vrai que dans cer-
 taines parties le mélange de la
 parole et de l'orchestre était fort
 pittoresque, notamment dans la
 scène où Méphistophélès insulte
 les étudiants.
 Deux fragments échappèrent à
 l'indifférence générale. La Ken-
 messe, grâce au "Chœur des
 Vieillards", et le Chœur des Sol-
 dats. L'acte du Jardin, s'il avait
 ses détracteurs, ne laissait pas de
 provoquer aussi des enthousias-
 mes. "N'ent-on aimé qu'un
 chien dans sa vie. — me disait
 une charmante femme, — on doit
 comprendre cette musique-là !"
 Dix ans plus tard, l'œuvre dé-
 finitivement acceptée, acclamée à
 l'étranger, entraînait triompha-
 lement à l'Opéra. Croirait-on qu'elle
 eût encore à vaincre, à cette
 occasion, quelques résistances ?
 Beaucoup de personnes crai-
 gnaient que cette musique ne fut
 trop intime pour le grand vau-
 seau de la rue Le Pelletier ; d'au-
 tres espéraient, s'il faut l'avouer
 qu'elle y échouerait, que l'instru-
 mentation de Gounod ne "tien-
 drait" pas à côté de celle de Me-
 yerbeer. Ce fut le contraire qui
 arriva : le doux orchestre emplît
 la salle sans écraser les voix, et
 celui de Meyerbeer a paru de-
 puis un peu maigre en comparai-
 son.
 Le succès de la soirée fut pour
 le ballet. La place en était mar-
 quée, et il eût existé dès le prin-
 cipe si le Théâtre Lyrique avait
 possédé un corps de ballet suf-
 fisant ; il y était remplacé par une
 chanson à boire de peu d'intérêt,
 chantée par Faust devant un
 groupe de jolies femmes à demi
 couchées sur des lits antiques à
 la façon des courtisanes de
 la célèbre toile de Cou-
 ture : "La Décadence romaine".
 Les mêmes figurantes avaient
 formé ce tableau pendant
 dix ans, si bien qu'à la fin le récit
 de Méphistophélès — Reines de
 beauté — De l'antiquité — deve-
 nait légèrement ironique. A l'O-
 péra, Perrin, qui s'y entendait,
 déploya des splendeurs inouïes,
 et Saint-Léon, violoniste et con-
 valescent, un maître de ballet
 comme on n'en a pas vu ni avant
 ni depuis, calma sur cette musi-
 que de volupté la plus ingénieu-
 se féerie qu'on puisse imaginer ;
 il est fâcheux que la tradition
 n'en ait pas été fidèlement con-
 servée. Un incident comique sur-
 vint à la première représentation.
 Tandis qu'Hélène, sous les traits
 de la sculpturale Mlle Marquet,
 mimait les nobles périodes de la
 musique, les femmes l'entourai-
 ent portant sur leurs têtes des va-
 ses d'où s'échappaient en flots
 abondants une fumée rousâtre
 que le vent de la scène rabattait
 dans la salle, et chacune d'ouvrir
 avidement ses narines pour aspirer
 les parfums dont s'enivrait la
 belle Grecque. Horreur ! une af-
 freuse odeur, analogue à celle des
 feux de Bengale, se répandit ra-
 pidement jusqu'aux loges du
 fond, et les belles spectatrices,
 tout effarouchées, durent cher-
 cher dans leurs mouchoirs de
 dentelle un rempart protecteur
 contre cette désagréable inva-
 sion.
 Ce ballet, chef-d'œuvre du
 genre, Gounod ne le pas l'é-
 crire. Quelques mois avant l'ap-
 parition de "Faust" à l'Opéra,
 il m'avait envoyé en ambassa-
 deur notre jeune ami le peintre
 Emmanuel Jadin, chargé par lui
 d'une mission délicate. Au mo-
 ment de commencer, Gounod
 avait été pris de scrupules ; il
 était alors plongé dans des idées
 qui ne lui permettaient pas de se
 livrer à un travail aussi essen-
 tiellement profane ; il me pria de
 m'en charger à sa place et d'aller
 causer avec lui de ce projet. On
 jugera facilement de mon embar-
 ras. Je me tenais à Saint-Cloud ;
 j'y trouvais le maître occupé à
 faire une partie de cartes avec un
 abbé. Je me mis entièrement
 à sa disposition, lui objectant tou-
 tefois que la musique d'un autre,
 introduite au travers de la si-
 enne, ne saurait produire un bon
 effet, et que si j'acceptais la tâche
 qui m'était offerte, c'était à la
 condition expresse qu'il de-
 meurât toujours libre de repré-
 senter sa parole et de substituer sa
 musique à la mienne. Je n'écri-
 vis pas une note et n'entendis
 plus parler de rien.



Mondanités.

Le mariage du Dr Ralph Hopkins
 avec Mlle Marian Gayle. Déjà
 célébré en l'église de la Nativité
 à Biloxi, Miss, mercredi, à quatre
 heures, en présence d'une assistance
 nombreuse et tout particulièrement
 élégante. Le Rév. Père Keenan of
 Bois à l'assité du Rév. Père Finlay,
 les témoins furent M. et Mme
 de Lupton, et M. et Mme de
 la décoration de plantes vertes,
 de guirlandes et de fleurs blanches.
 Le cortège y est entré aux
 sons de la "Marche Nuptiale" de
 Mendelssohn joué par Mme Jennie
 Austin, Mlle. La jeune mariée ac-
 compagne par son père, M. George
 en livrée, portait très gracieuse-
 ment une délicieuse boucde de fil-
 lante de vraie dentelle. On ou-
 vrit très élégant et du meilleur
 goût, était complété par un voile
 de tulle, drapé avec un goût
 étranger et un bouquet com-
 posé de muguet et de fougères.
 Les demoiselles d'honneur,
 Mlle Béatrice Kennedy, Aïlle
 Monro, Jane Farrar, Evelyn Byrd,
 Marion Monroe, Germaine Loeliger,
 Lillie Kenard, Marie Adèle Louise
 Duggin, et Alice Seaman, et Mme
 John D. Minor, la dame d'honneur,
 étaient charmantes en toilettes de
 lingerie blanche et chapeaux garnis
 de chiffes et de roses. Les garçons
 d'honneur étaient M. M. Bayne De-
 grege, T. Starnes, Fr. Chaille,
 Thomas, Sterling, M. et Mme
 Dr. Barney Guthrie, Dr. Gordon
 King, Dr. Van Wart, et Dr. Paul
 McHenry. Le marié était assisté
 par son frère, M. Guy Hopkins. Par
 suite de la mort récente de l'Esco-
 que Hugh Alton de la Nouvelle-
 Orléans, les parents et quelques amis
 intimes ont seuls assisté à la céré-

tion qui a eu lieu chez M. et Mme
 George Denegre, au retour de l'église.
 Un train spécial a ramené à
 la Nouvelle Orléans les té-
 moins des deux familles qui
 étaient venus apporter leurs vœux
 de bonheur aux mariés. Cette union
 rapproche deux familles anciennes et
 très considérées de cette ville. La
 mariée est une jeune femme
 charmante, très admirée dans
 la société depuis qu'elle y a fait son
 début l'hiver dernier. Le Dr Hop-
 kins est aussi très répandu dans le
 monde, et la popularité dont jouis-
 sent les deux est attestée par les in-
 nombrables attentions dont ils ont
 été l'objet. M. et Mme Hopkins
 font un voyage au Nord.

Mme W. C. Claiborne partira
 à la fin du mois pour le New-
 Jersey où elle séjournera jusqu'en
 automne avec le Dr et Mme J. Her-
 bert Claiborne de New York qui y
 occupent un cottage.

M. et Mme William Perry Brown
 et leurs enfants sont partis lundi
 pour Atlantic City.

M. et Mme George Lapeyre sé-
 journent actuellement à Québec,
 Canada.

M. E. T. Florance est parti
 hier pour Chicago et visitera
 plusieurs villes du nord et de l'est
 avant de rentrer à la Nouvelle
 Orléans.

Mme L. D. Goodrich et Mlle Yvon-
 ne Goodrich sont de retour d'un sé-
 jour à la Passe Christian chez M. et
 Mme Locke Breaux.

M. et Mme Ashton Hayward sont
 actuellement à Gloucester, Mass.
 et ils se rendront plus tard à New
 York.

Mlle Virginia et Louise Dupré
 sont à la Passe Christian pour quel-
 ques semaines.